

Le choc primal de l'éblouissement des déserts et de la Californie est passé, et pourtant – y a-t-il raisonnablement quelque chose de plus beau au monde? Ce n'est pas vraisemblable. Il faut donc penser que j'ai rencontré, once in my life, l'endroit le plus beau que je verrai jamais. Il est tout aussi raisonnable de penser que j'ai rencontré la femme dont la beauté m'a le plus frappé, celle dont la perte m'a le plus blessé. Une deuxième éventualité du même ordre est invraisemblable – de toute façon la fraîcheur, l'ingénuité de l'événement seraient perdues. Il est tout aussi vraisemblable de penser que j'ai écrit le ou les deux livres les meilleurs que j'écrirai jamais. C'est fait, c'est comme ça, et il est tout à fait improbable qu'une illumination seconde altère ce fait irréversible.

C'est ici que commence le reste de la vie.

Mais le reste est ce qui vous est donné par surcroît, et il y a un charme et une liberté particulière à laisser se dérouler n'importe quoi avec la grâce, ou l'ennui, d'un destin ultérieur.

Il est toujours possible de se dire que ce n'est pas demain, mais après-demain qui est le premier jour du reste de la vie, ni ce visage ni ce paysage, mais juste celui d'après. C'est ainsi que la treizième est encore la première, et c'est toujours la seule.

L'ordre du monde a toujours raison – tel est le jugement de Dieu. Car Dieu est parti, mais il a laissé son jugement, comme le chat de Chester laisse derrière lui son sourire.

La mélancolie est d'une affectation égale à celle de la joie de vivre – qui est heureux de vivre? les êtres comme les choses sont naturellement prostrés, et n'apparaissent heureux que par un effort surhumain, où il entre justement une grande affectation, mais celle-ci s'accorde mieux à l'involution des choses.

Il y a une nostalgie de la dialectique, par exemple chez Benjamin et Adorno. La dialectique la plus subtile finit toujours dans la nostalgie. Par contre et plus profondément (chez Benjamin et Adorno eux-mêmes), il y a une *mélancolie* du système, incurable celle-là et invulnérable à la dialectique. C'est elle qui prend aujourd'hui le dessus à travers les formes ironiquement transparentes.

La vérité est ce dont il faut se débarrasser au plus vite et la refiler à quelqu'un d'autre. Comme la maladie, c'est la seule façon d'en guérir. Celui qui garde en main la vérité a perdu.

De toute façon nous sommes voués au coma social, au coma politique, au coma historique. Nous sommes voués à la disparition anesthésique, au fading sous anesthésie. Alors, autant se sentir mourir, dans les convulsions mêmes du terrorisme, que de disparaître comme des ectoplasmes que personne même, immunisé, n'aura envie plus tard d'évoquer pour se faire peur.

On ne sait jamais par quoi on est séduit. Ce dont on est sûr, c'est que ceci vous était destiné. Il n'y a pas de sentiment qui entraîne avec lui une telle évidence. Quelque chose vous est dédié, d'un seul trait, sans appel – il vous est offert d'effacer l'abominable travail psychologique auquel nous sommes condamnés plus sûrement encore qu'au travail social, et d'entrer vivants dans l'absolution totale.

Au cœur du tournage d'un film porno, l'une des filles subit toutes les figures sans changer de visage – blonde avec un tour de cou de velours noir. Son indifférence est séduisante.

Au cœur de l'orgie, un homme murmure à l'oreille de la femme : What are you doing after the orgy?

Ce n'est pas la figure de la séduction qui est mystérieuse, c'est celle du sujet en proie à son propre désir ou à sa propre image.

La mort elle aussi brille par son absence.

Une mobilité merveilleuse, enchanteresse, une promptitude aérienne : le chat.

Toute séduction est féline. C'est comme si les apparences se mettaient à fonctionner toutes seules et à s'enchaîner sans effort.

Félinité des apparences. Rien ne s'y déchaîne, tout s'y enchaîne. Car la félinité n'est que l'enchaînement souverain du corps et du mouvement.

Mieux que les femmes qui jouissent il faut aimer les femmes qui prennent l'air de jouir, mais gardent une sorte de distance et de virginité sous le jeu du plaisir, car elles ont l'obligeance du viol.

La profondeur n'est plus ce qu'elle était. Car si le XIX<sup>e</sup> siècle a vu un long travail de destruction des apparences au profit du

sens, il a été suivi, au XX<sup>e</sup>, d'un aussi gigantesque travail de destruction du sens... au profit de quoi? Nous ne jouissons plus ni des apparences ni du sens.

Lacan a raison : le langage n'indique pas le sens, il est là à la place du sens. Mais ce qui en résulte, ce ne sont pas des effets de structure, ce sont des effets de séduction. Non pas une loi qui règle le jeu des signifiants, mais une règle qui ordonne le jeu des apparences. Mais peut-être tout cela veut dire la même chose.

Quand les choses atteignent cet apogée où elles s'éclairent et se résolvent d'elles-mêmes, alors elles deviennent tout aussi soudainement inintelligibles et insaisissables.

Il y a des cultures qui n'ont d'imaginaire que de leur origine et aucun imaginaire de leur fin.

Il y en a qui sont obsédées par les deux.

Deux autres cas de figure sont possibles : n'avoir d'imaginaire que de sa fin – la nôtre – n'avoir d'imaginaire ni de l'une ni de l'autre – celle qui vient.

La Révolution, y compris celle du désir, pardonne moins encore à ceux qui la tiennent pour réalisée qu'à ceux qui la combattent. Ainsi ce n'est pas la Révolution qui fera de moi une